

LE VOYAGE DE CATHERINE DE BOURBOULON (1858-1862). CHINE, MONGOLIE, RUSSIE

Qingya MENG

Université des études étrangères du Guangdong, Canton, Chine
mengqingya@gmail.com

Résumé

Notre étude se penche sur le voyage de Catherine de Bourboulon (1827-1865) avec son mari, diplomate français, du nord de la Chine, vers la Mongolie et la Russie, au cours duquel elle rédige un journal qui sera publié, après son retour en France, en 1866. Le récit traduit à la fois son regard de compassion pour les Mongols vivant dans des conditions misérables et sa joie face à leur sens de l'hospitalité dès qu'elle arrive dans un village. Mais ce regard s'inscrit aussi dans une relation de hiérarchie à l'égard de l'Autre. L'étude vise à mettre en lumière l'art de voyager de Catherine de Bourboulon. Il s'agit d'un tourisme particulier fait d'insouciance et de légèreté. La voyageuse raconte des scènes pittoresques et décrit des paysages arides où vivent des nomades paisibles. Ce périple, considéré par quelques voyageurs du XIX^e siècle, ainsi que l'écrivain Jules Verne, comme un véritable exploit, demeure encore méconnu aujourd'hui.

Abstract

CATHERINE DE BOURBOULON'S TRAVELS (1858-1862) TO CHINA, MONGOLIA, AND RUSSIA

Our study aims to investigate the journey of Catherine de Bourboulon (1827-1865) with her husband, a French diplomat, from northern China to Mongolia and Russia, during which she wrote a diary published after her return to France in 1866. The text translates both her compassion for the Mongolians living in extreme poverty and her joy at their sense of hospitality as soon as she arrives in a village. But her point of view is part of a hierarchical relationship with the others. The study aims to shed light on Catherine de Bourboulon's art of travel. It is a particular tourism made of carelessness and lightness. The traveler tells picturesque scenes, and describes arid landscapes where live peaceful nomads. This journey, considered by some travelers of the XIXth century, as well as the writer Jules Verne, as a real feat, still remains unknown today.

Mots-clés : *voyage, Chine, Mongolie, Russie, Catherine de Bourboulon*

Keywords : *journey, China, Mongolia, Russia, Catherine de Bourboulon*

Introduction

En France, le XIX^e siècle correspond à un « âge d'or des voyages », soutenu par la révolution industrielle et des progrès scientifiques et techniques qui caractérisent cette période.

L'identité du voyageur se définit à partir d'un désir de liberté assouvi par le rêve de partir ailleurs, plus ou moins loin de chez soi. Le voyageur découvre que le monde est à sa portée et qu'il peut donc profiter de la multiplication de nouveaux moyens de transports comme les navires ou les trains pour aller à la rencontre d'autres cultures. D'une façon générale, le voyage désigne toute forme de déplacement à travers un espace géographique défini par des limites ou des frontières.

1. Le tourisme, ou l'art de « regarder autour de soi »

Sur le plan littéraire, les *Mémoires d'un touriste* de Stendhal (Stendhal, 1992 : 144) publié en 1838¹ désigne le journal de voyage en France d'un marchand qui, tout en faisant des affaires dans chaque ville où il séjourne, se laisse prendre au jeu de « regarder autour de soi »² (Stendhal 1992 : 144). Une telle expression détermine la posture d'un voyageur curieux, qui ne fait pas simplement le trajet entre deux lieux, mais qui, dans l'espace de la déambulation ou de la flânerie, se laisse aller à la rencontre de l'inattendu, du jamais-vu, de l'extraordinaire.

Le voyageur du XIX^e siècle éprouve, à sa façon, de nouvelles perceptions du temps et de l'espace. Selon Sylvain Venayre, l'expérience viatique est en lien avec celle de la liberté individuelle (Venayre 2017 : 5). Le voyageur décide de rompre avec un mode de vie dont les normes sont fixées par la société dans laquelle il vit. Du point de vue du genre, il est plus facile aux hommes de rompre les amarres et de partir au loin, alors même que les femmes, subissant le poids des conventions qui régissent leur existence, se voient exclues du périmètre des voyages, à moins qu'elles ne soient accompagnées par des hommes.

C'est précisément le cas de la voyageuse Catherine de Bourboulon (1809-1877) qui entreprend de mai à août 1862 un périple de plus de 8000 kilomètres, au départ de Pékin, traversant ainsi la Chine et la Mongolie avant d'entrer en Russie et de rejoindre ainsi la France. La Chine représente à cette époque, un monde lointain et mystérieux qui n'est pas facile d'accès. Parmi la cinquantaine de récits de voyage en Chine publiés en français par des voyageurs, entre 1800 et 1880, le récit de voyage de Catherine de Bourboulon, *Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon, 1860-1861*³ publié en 1864⁴, fait figure d'exception. Selon la chercheuse Valérie Boulain, une femme

¹ « Les études sur les *Mémoires d'un touriste* ont d'ailleurs le plus souvent insisté sur cette spécificité du texte, qui a fait de Stendhal le premier 'touriste' de la littérature française», Sylvain Venayre (2017), « *Mémoires d'un touriste : Stendhal, voyageur et historien ?* » in *Recherches & Travaux* 90 : 1.

² « Cette année, tout en faisant mes affaires, je me suis permis de doubler mes séjours à Lyon, Genève, Marseille, Bordeaux, et j'ai regardé autour de moi » (Stendhal, 1992 : 144).

³ Catherine de Bourboulon (1866), *Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon, 1860-1861* (commandé par Achille Poussiélgue), Paris : Librairie de L. Hachette et Cie.

⁴ De retour en France en septembre 1861, Catherine de Bourboulon confie ses notes de voyage à Achille Poussiélgue (?) (1829-1869), ami de son mari, également un diplomate et bon connaisseur de la société chinoise. Jouant le rôle de médiateur du texte de Catherine

« [...] qui voyage, qui part à l'aventure, n'est pas tout à fait un voyageur comme un autre. Il existerait, selon que l'on soit un homme ou une femme, une différence symbolique et logistique dans le voyage » (Boulain 2012 : 16).

En effet, pendant quatre mois, elle rédige une sorte de journal personnel dans lequel elle note des étapes du périple, quelques scènes pittoresques, et confie ses impressions et réflexions sur les lieux qu'elle traverse et les populations qu'elle rencontre. Elle est alors âgée de 34 ans. Elle vient de séjourner pendant dix ans en Chine avec son mari, le diplomate français Alphonse de Bourboulon⁵ (1809-1877), devenu depuis 1860 ambassadeur de France en Chine. Durant cette décennie, le couple est rentré cinq fois en France en embarquant à bord de navires reliant Marseille et Shanghaï en trois mois. À l'occasion de leur retour définitif en France, ils décident d'emprunter les voies terrestres, alors peu fréquentées, réservées plutôt aux caravanes de nomades contrôlées à la fois par les Chinois et les Russes.

Ce périple, considéré par quelques voyageurs du XIX^e siècle, ainsi que l'écrivain Jules Verne, comme un véritable exploit, demeure encore méconnu aujourd'hui. Le couple n'ayant pas eu de descendants, la figure de la voyageuse a failli sombrer dans un oubli absolu. Mais au XX^e siècle, la recherche en littérature de voyage recense Catherine de Bourboulon parmi les voyageuses du XIX^e siècle⁶. On dispose de quelques éléments biographiques et, sans la publication des notes de voyage de Catherine de Bourboulon par un diplomate français, Achille Poussielgue en 1864, il est probable que ce récit de voyage aurait disparu.

Le terme de « tourisme » ou de « touriste » n'est jamais mentionné dans le texte original de 1864 dont la structure est assez inédite puisque les notes de la voyageuse sont enchâssées dans des commentaires sur la Chine de l'époque, signés de Poussielgue, cité plus haut, et complétés par ceux de deux militaires français en poste auprès du diplomate de Bourboulon.

Notre article vise à mettre en lumière l'art de voyager de Catherine de Bourboulon. Il s'agit d'un tourisme particulier fait d'insouciance et de légèreté, mais aussi lié à un contexte politique particulier où l'Empire chinois se trouve ruiné par plusieurs années de guerre avec les puissances occidentales dont la France, ce qui semble justifier la vision de type colonialiste de la voyageuse qui s'exprime de façon récurrente dans ses notes de voyage.

de Bourboulon, il construit un récit de voyage où il mélange ses commentaires personnels aux notes de voyage ainsi que des lettres de la voyageuse. En 1864, le récit est publié pour la première fois dans la revue spécialisée dans les récits de voyage, *Le Tour du Monde*, puis il est édité en 1866 chez Hachette sous le titre *Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon, 1860-1861*. En 2008, les notes de voyage de Catherine de Bourboulon sont réunies pour la première fois en un seul volume sous le titre *L'Asie cavalière*, signé uniquement de son nom, supprimant celui de son époux. Les ajouts textuels de Poussielgue sont également supprimés.

⁵ Alphonse et Catherine de Bourboulon, mariés en 1851 juste avant leur départ en Chine.

⁶ Nous ne disposons que du corpus de ses notes de voyage, supervisées par Poussielgue (voir note 4). C'est un exemple, parmi d'autres au XIX^e et première moitié du XX^e siècle, de l'emprise du masculin sur le discours féminin comme si celui-ci, parce qu'il est écrit par une femme, ne pouvait se suffire à lui-même.

2. Itinéraire et conditions de voyage

Après avoir traversé le Petchili (actuelle province du Hebei au nord de Pékin), les voyageurs arrivent à Tchang-Ping-Tchéou où ils visitent les tombeaux des Ming ; puis ils arrivent le 23 mai à Suan-Houa-Fou et Kalgan⁷. Après avoir gravi la Grande Muraille, ils parviennent en Mongolie. La géographie change : 1500 km entre Kalgan et Kiakhta en Sibérie sont occupés uniquement par des campements nomades. Le désert de Gobi débute à Oula-Houndouk. À mi-chemin, ils atteignent le 2 juin la ville d'Homoutch, puis celle de Nara, avant de traverser le fleuve Keroulen en Mongolie. Le 8 juin, c'est l'entrée dans la cité d'Ourga (actuelle Oulan-Bator) d'où ils repartent le 12 juin. Puis, c'est la traversée de la vallée de la Toula, des monts Bakka-Oula par des gorges profondes avant de descendre la rivière Selenga pour rejoindre la ville de Kiakhta à la frontière entre la Mongolie et la Russie. Les voyageurs vont traverser le lac Baïkal en Russie en bateau. Ils visitent Irkoutsk, puis traversent la rivière russe Oka afin d'arriver à la ville de Krasnoïarsk en Sibérie orientale. Ils traversent les fleuves de la Sinérie et de l'Ienisseï pour rejoindre la ville de Tomsk. La traversée des fleuves de l'Ob puis de la Baraba leur permet d'arriver dans la ville d'Omsk. Plus tard, les voyageurs franchissent les monts de l'Oural en passant par les villes de Tioumen et Ekaterinbourg ; enfin ils arrivent dans la ville russe de Perm. Le voyage continue le long du fleuve de la Kama pour arriver à Kazan et à Novgorod. Les voyageurs prennent alors le train pour rejoindre Moscou et Saint-Petersbourg jusqu'à Paris où ils arrivent en août 1862.

Les moyens de transports utilisés pendant ce trajet sont multiples, d'abord le cheval puisque Catherine de Bourboulon est une excellente cavalière, mais aussi les calèches tirées par des chevaux, dont ces fameuses *tarantass*⁸ très utilisées dans ces régions de Chine, ainsi que le bateau ou les barques, car le trajet oblige les voyageurs à traverser des rivières et des fleuves.

Compte tenu des itinéraires à travers des contrées peu connues et dangereuses, le voyage aurait pu tout simplement échouer en raison des conditions très difficiles de déplacement pour un équipage de plusieurs centaines de personnes. Les routes de caravaniers sont dans un état désastreux et traversent des reliefs particulièrement accidentés. Il faut franchir les zones arides, desséchées et battues par les vents glacés du désert de Gobi. Les aspects géographiques constituent les principales difficultés du déplacement auxquelles il faut ajouter les conditions météorologiques très rudes ! Dans le désert, les températures varient de 0 degré à 30 degrés dans une seule journée ! Catherine de Bourboulon écrit :

« De Pékin à Kalgan, on avait franchi à cheval et à petites journées quatre cent douze lis chinoises, soit environ deux cent dix kilomètres ; à partir de Kalgan le voyage devint plus rapide, et tout le monde dut faire usage des charrettes, dont le nombre avait été calculé sur celui des voyageurs » (Bourboulon 1866 : 332).

⁷ Actuellement la ville chinoise de Zhang Jia Kou.

⁸ Le tarantass est une voiture hippomobile utilisée en Russie. On trouve parfois l'orthographe *tarentass*.

Malgré ces éléments, le voyage se poursuivra jusqu'à son terme, Paris !

Catherine de Bourboulon et son mari⁹ se déplacent avec quatre militaires français, l'intendant d'Alphonse de Bourboulon ainsi que son domestique, un jeune Chinois prénommé Lieur, ainsi que l'épouse de l'ambassadeur russe, Madame Balusek, elle-même accompagnée de sa femme de chambre française, prénommée Annette, avec un médecin, un interprète et un soldat russes. À ce groupe de voyageurs, se joignent aussi le ministre d'Angleterre et son secrétaire. Catherine de Bourboulon est accompagnée de ses deux petits chiens qui ne la quittent pas. S'ajoutent de nombreux serviteurs et autres domestiques, chargés des tâches quotidiennes, assurer les repas, organiser les approvisionnements en eau et nourritures, prévoir les campements ou réserver des auberges pour y passer la nuit, etc. Finalement, la caravane comprend plus d'une centaine de personnes si l'on tient compte aussi de la présence de soldats chinois remplacés plus tard par des soldats russes chargés de la protection militaire du convoi. L'enjeu sécuritaire est considérable en vertu du statut diplomatique des voyageurs. Enfin, il convient de mentionner la présence des chevaux et des chameaux qui tirent la douzaine de voitures et transportent les bagages¹⁰.

On peut imaginer les difficultés qui préexistent à l'organisation d'un tel périple avec tant de voyageurs, tant d'animaux, tant de bagages, sans compter les charrettes, les carioles et autres véhicules de l'époque! De toute évidence, la réussite de la logistique est à souligner. L'approvisionnement en vivres et eau potable fonctionne et la gestion de l'hébergement du soir semble ne pas avoir rencontré de difficultés particulières.

Dans le contexte qui vient d'être décrit et qui témoigne d'un périple risqué voire dangereux à certains moments, Catherine de Bourboulon note dans son récit, sur un ton léger et souvent amusé, les petits désagréments vécus tout au long du parcours. Ainsi, quand le convoi arrive en Sibérie, Catherine de Bourboulon raconte qu'il faut se protéger la nuit, avec des gants et un masque à camail¹¹ sur le visage, contre les attaques intempestives de moustiques furieux et malgré les protections, « [...] le front, les joues, les mentons étaient ridiculement enflées ; je ne me reconnaissais plus ! » (Bourboulon 1866 : 430). Dans ses notes de voyage, elle témoigne de sa forte capacité d'endurance, y compris dans les moments les plus difficiles, quand elle écrit : « [...] les roues massives sautent de marche en marche, et ébranlent nos pauvres corps qui en subissent chaque contrecoup c'est là un supplice sans nom que Dante a oublié dans son Enfer » (Bourboulon 1866 : 338).

⁹ Dans le *Dictionnaire illustré des explorateurs français au XX^e siècle*, Numa Broc introduit une catégorie particulière dans le tome consacré à l'Asie, à savoir « Les grandes voyageuses françaises en Asie », qu'il subdivise en deux parties, les voyageuses non accompagnées et celles qui voyagent en compagnie de leur mari. Catherine de Bourboulon fait donc partie de cette dernière.

¹⁰ Catherine de Bourboulon fait même transporter son lit personnel en fer qui finira par se briser à cause des secousses de la charrette.

¹¹ Camail signifie « [...] un capuchon garni d'un masque de toile métallique destiné à préserver les apiculteurs des piqûres d'abeille » (CNRTL).

Ainsi, hormis des incidents ou petites péripéties, il n'y a rien d'extraordinaire à signaler durant ces quatre mois de voyage. Pas d'accident. Pas de mésaventure. Pas de conflit avec les populations locales. Quelques anecdotes. Pas de tragédie, fort heureusement.

3. Contextualisation historico-politique

Finalement, Catherine de Bourboulon relate un voyage insouciant qu'elle qualifie de « promenade », le terme apparaissant incongru compte tenu de l'environnement dans lequel elle se déroule. Néanmoins, il souligne un art de voyager réservé à des voyageurs privilégiés occidentaux, en l'occurrence des diplomates français, anglais et russes, pour qui tout est facile et drôle puisque les difficultés à surmonter incombent aux domestiques.

Nous devons souligner la place occupée par la voyageuse et ses compagnons de route dans cette expédition si complexe à organiser chaque jour. Ils sont pris en charge par les personnels dont ils ont su s'entourer dès leur départ. Leur passivité ressemble fort à celle des touristes du XXI^e siècle qui parcourent le monde dans le cadre de voyages organisés par des agences touristiques. Mais à la différence de ces derniers, Catherine de Bourboulon sait maintenir son rang d'épouse d'ambassadeur qui observe avec satisfaction que « [...] les ordres du gouvernement chinois, donnés pour la rapidité et la sécurité de notre voyage, sont scrupuleusement exécutés » (Bourboulon 1866 : 338).

Pour comprendre le ton employé par la voyageuse qui peut surprendre le lecteur, il faut évoquer le contexte politique de la fin de la Seconde guerre de l'Opium (1856-1861)¹². En effet, les diplomates qui participent à cette expédition, ainsi que le mari de Catherine de Bourboulon, sont parties prenantes de la signature du Traité de Tianjin (1858) et de la Convention de Pékin (1860). Cette dernière, placée sous l'égide de la France, confère de nouvelles dispositions économiques très favorables aux Européens comme l'annexion de dix ports chinois¹³, l'établissement des missions diplomatiques à Pékin, plus le droit de voyager à l'intérieur de la Chine pour les étrangers. Ces traités, qualifiés par les Chinois d'« inégaux », marquent le début de la « pénétration » européenne dans la Chine impériale du XIX^e siècle qui instaure de nouveaux rapports de force entre l'Orient chinois, affaibli et humilié, et l'Occident, triomphant. Ce pan de l'histoire du XIX^e siècle témoigne d'une volonté occidentale de dominer sur le plan économique et culturel une partie de la Chine, car ce sont les grandes cités portuaires qui sont principalement convoitées par ces derniers.

Autrement dit, la multitude des serviteurs chinois et les bataillons de soldats commandés par des mandarins qui font partie de l'expédition, illustrent les relations

¹² Les deux guerres de l'Opium menées d'abord par le Royaume-Uni (1839-1842) puis par les forces de coalition occidentales (1856-1860) réunissant le Royaume-Uni, la France, la Russie, l'Allemagne, le Japon et le Portugal, déstabilisent complètement l'Empire. La signature du Traité de Nankin le 29 août 1842 reconnaît aux Anglais (puis aux autres pays occidentaux) les droits suivants : un dédommagement de 21 millions yuan, l'ouverture de cinq ports (Canton, Xiamen, Fuzhou, Ningbo et Shanghai) au commerce étranger.

¹³ Le Traité de Nankin en avait annexé cinq au profit des Anglais.

néocoloniales entre l'Europe et la Chine en ce début de la seconde moitié du XIX^e siècle. Catherine de Bourboulon est parfaitement bien informée de ces conditions politiques et sait finalement s'en servir pendant le périple.

4. Une voyageuse, vêtue d'un costume d'homme

Il faut rappeler la tenue vestimentaire de la voyageuse vêtue d'un costume d'homme qu'elle va revêtir dès le départ de Pékin le 17 mai 1862 à 6 heures du matin et qu'elle portera sans discontinuer jusqu'à son arrivée en Russie.

Nous ne disposons que d'un seul portrait de l'auteure, celui qui la montre ainsi vêtue en homme, qui figure dans l'édition du livre chez Hachette au XIX^e siècle. Celui-ci se compose d'« [...] une veste en drap gris à parements en velours, de larges culottes en étoffe bleue, des bottes à l'écuyère, et par-dessus à volonté un manteau mongol à capuchon doublé de fourrure » (Bourboulon 1866 : 281).

La voyageuse semble avoir conçu elle-même cet habillement hétéroclite qui emprunte son style à des tenues à la fois orientale et occidentale. Il faut souligner qu'elle nourrit un goût prononcé pour les riches étoffes chinoises et pour la mode en général. Ses notes en attestent. Pour lutter contre le froid, elle rajoute un « manteau de mandarin » (Bourboulon 1866 : 334), acheté le 23 mai 1862 à Kalgan à la frontière de la Chine et de la Mongolie, qu'elle décrit comme étant « [...] une pelisse en soie bleue doublée en laine blanche » (Bourboulon 1866 : 318).

Catherine de Bourboulon éprouve une certaine fierté à se présenter ainsi travestie en homme. Par exemple, lors de leur arrivée en Russie à Kiakhtha (le 18 juin 1862), le couple de Bourboulon est attendu par une délégation diplomatique russe. Un dîner officiel est servi à cette occasion ; elle raconte qu'elle y participe, vêtue d'un costume d'homme composé d'une « [...] jaquette, grand feutre gris, pantalon bouffant et bottes à l'écuyère » (Bourboulon 1866 : 396). Elle ajoute que sa tenue fait « [...] un singulier effet au milieu de toutes les dames Russes, habillées aux dernières modes de Paris avec des crinolines qui n'en finissaient plus » (Bourboulon 1866 : 396). Ce qui apparaît ici, c'est sa volonté de se mettre en scène devant les autres. Le besoin de théâtralisation d'elle-même peut signifier un goût pour la provocation ou une forme de rébellion contre son milieu social plutôt conservateur. Elle travestit sa féminité, et dans ce sens, « je » devient une « autre ». Partant de ces observations, plusieurs questions se posent pour justifier sa volonté de rendre invisible son identité de femme. Est-ce en raison du clivage masculin-féminin qu'elle expérimente depuis dix ans en Chine impériale où les femmes sont invisibles dans l'espace public¹⁴ ? Est-ce par peur des hommes nomades qui n'ont pas l'habitude de voir des femmes occidentales traverser leur territoire ? Est-ce pour asseoir son autorité sur les domestiques chinois qui organisent la vie du convoi ? Autre question : pourquoi la femme de l'ambassadeur russe n'est-elle pas déguisée, elle aussi en homme ?

¹⁴ Les grandes villes de la Chine à l'époque sont marquées par une absence presque complète des femmes. En effet, la société traditionnelle chinoise s'est construite à partir d'une séparation entre les hommes et les femmes, allant jusqu'à faire du confinement des Chinoises, une norme dans l'organisation de la société impériale.

Le choix de cet habit relève sans doute d'une décision personnelle. Déjà, à Canton en 1858, elle accompagne son mari dans ses déplacements, vêtue d'« [...] un costume d'homme pour moins attirer l'attention » (Bourboulon 1866 : XI). À Pékin, également, capitale de la Chine interdite aux femmes étrangères, elle circule à cheval habillée en homme¹⁵. La position de Catherine de Bourboulon est ambiguë. Elle joue volontiers sur la tension entre visibilité et invisibilité. Cependant nous disposons de si peu d'informations biographiques à son sujet que nous préférons nous en tenir à ses propos écrits dans le récit de voyage.

5. L'art de voyager, au nom de l'insouciance et de la légèreté

Le portrait de Catherine de Bourboulon ressemble à celui d'une femme qui s'ennuie dans le monde de son mari, celui des ambassades. Elle écrit le 22 octobre 1860 qu'à Shanghai « [...] tout le monde s'ennuie, et, quoiqu'il y ait plus de dames européennes qu'il y a quelques années, où on n'en comptait que huit, les bals et les réceptions sont très monotones » (Bourboulon 1866 : 12). Puis le 30 juin 1862 à Irkoutsk, donc à l'occasion d'une étape du voyage en Russie, elle écrit encore : « Je passerai sur les incidents d'un dîner qui nous fut donné le lendemain de notre arrivée, [...] notant seulement que j'eus encore à supporter l'ennui d'une foule de présentations » (Bourboulon 1866 : 410).

La monotonie de l'existence ressentie par Catherine de Bourboulon est sans doute la seule et unique raison qui peut justifier ce périple exceptionnel. Tout au long de ce dernier, elle exprime un enthousiasme qui habite souvent le touriste avide de découvrir de nouveaux horizons inconnus. Bien consciente que cette expérience viatique la met en totale rupture avec ce qui faisait naguère, la monotonie de son quotidien, toutes les péripéties constituent autant d'occasions de se réjouir, notamment lorsqu'à la fin de la journée, il faut dans une « confusion inexprimable » (Bourboulon 1866 : 325) s'installer dans le campement où, à la lueur des torches,

« [...] les chameaux poussaient des cris et des gémissements lugubres afin que leurs conducteurs les délivrassent de leurs charges, les chevaux effrayés se cabraient et refusaient de se laisser dételier, ni entraver ; c'était un concert d'imprécations et de jurements dans toutes les langues ! » (Bourboulon 1866 : 325).

Le voyage représente un temps idéal pour prendre le temps de regarder autour de soi. Ainsi, visiter une lamaserie en Mongolie, parcourir à cheval le désert de Gobi, être reçue par des Mongols dans une yourte, de telles actions inédites la réjouissent, même s'il faut accepter d'être « [...] tourmentés par tous les insectes de la création » (Bourboulon 1866 : 326) et de coucher inconfortablement « [...] comme les Mongols par terre sur les tapis de feutre » (Bourboulon 1866 : 334). Pour l'hébergement, il faut choisir soit de camper à la belle étoile, soit demander l'hospitalité à des habitants rencontrés en chemin ou avoir repéré une auberge.

¹⁵ En octobre 1860, au moment de la signature du traité de paix de Pékin, Catherine de Bourboulon est la première femme occidentale à avoir eu le droit de pénétrer dans la ville, interdite jusqu'alors aux étrangers.

Catherine de Bourboulon adore camper. Par exemple, en Mongolie, elle écrit : « J'aime mille fois mieux coucher sous la tente, que de passer la nuit sous un abri aussi sale et aussi puant que l'auberge de Bourgaltai » (Bourboulon 1866 : 325).

Le temps du voyage donne lieu à des scènes inoubliables, pour le moins excentriques ou farfelues. Ainsi, en plein désert de Gobi, on boit du champagne et du vin de Bordeaux, et les repas sont servis sur des nappes blanches posées sur l'herbe. Au cœur de la Mongolie, l'intendant d'Alphonse de Bourboulon réussit à faire servir au déjeuner un menu raffiné : omelette, riz au naturel, jambon demi-sel, pâté de faisans, confitures de framboise, vin de Bordeaux et café ! « La seule chose qui manquait au menu pour le vrai bien vivre » écrit Catherine de Bourboulon, « [...] c'était le pain frais! » (Bourboulon 1866 : 336). Elle décrit des scènes pittoresques pour des diplomates, plutôt habitués au confort de la vie dans les ambassades. Par exemple, le soir du 24 mai 1862, elle raconte comment ses amis et elle ont célébré la fête de la reine d'Angleterre :

« [...] le maître d'hôtel a pu mettre la main sur deux bouteilles de vin de Champagne, nous avons bu à la santé de Sa Majesté avec le ministre d'Angleterre [...] ; ensuite nous avons fait un whist, (car on avait trouvé des cartes) ; c'est sûrement la première fois qu'on y joue dans les déserts de la Mongolie. » (Bourboulon 1866 : 325)

L'art du voyage chez Catherine de Bourboulon associe le désir d'aller à la rencontre d'autres cultures et la force des préjugés à l'égard des populations chinoises ou mongoles. De son point de vue, elle est convaincue par la supériorité de la civilisation occidentale, qui symbolise les forces de progrès et de modernité. Habitée à être servie, elle se montre complètement dépendante de ceux qu'elle nomme « nos gens », c'est-à-dire les domestiques. Sans les « gens », le groupe de voyageurs n'aurait pu réaliser leur exploit. C'est Catherine de Bourboulon qui écrit :

« [...] nos gens avaient dressé notre camp autour de nos tentes préparées à l'avance »
et
« Nos gens n'ont pas encore l'habitude des emballages et des déballages ; il a fallu bien longtemps au milieu de cette confusion pour retrouver nos nécessaires de voyage, quelques provisions froides, et nos lits de camp » (Bourboulon 1866 : 344).

La dénomination « nos gens » désigne le symbole d'un tourisme de classe où le voyage est pensé comme un privilège.

Conclusion

En d'autres termes, il y a bien chez Catherine de Bourboulon, la conception d'un monde qui met en opposition l'Orient chinois et l'Occident. Le monde est régi selon un axe vertical qui met en relief une organisation humaine, de type hiérarchique, mettant les vaincus au service des vainqueurs. Les notes de voyage rappellent de façon récurrente son incompréhension du monde chinois qui s'inscrit dans la non-civilisation. C'est pourquoi, quand elle franchit la frontière pour entrer

en Russie, elle s'exclame : « Désormais nous étions rentrés en pleine civilisation », ce qui atteste ici du clivage entre deux civilisations.

Le récit de voyage de Catherine de Bourboulon montre une voyageuse animée par un vif sentiment de curiosité d'aller voir ailleurs, avec un désir d'aventures. Elle construit ce projet de long voyage pour créer une situation de rupture avec l'ordinaire ennuyeux de la vie diplomatique qu'elle partage avec son mari. Elle tente de relever un défi, à travers ce projet de voyage ambitieux, celui de mettre en œuvre une expérience viatique presque « hors norme ». Au début de son récit, elle écrit que « [...] maintenant commence vraiment notre voyage, un des plus grands et des plus longs qu'on puisse accomplir par terre sur notre globe ! » (Bourboulon 1866 : 326). Compte tenu de tous les éléments que nous venons de réunir, Catherine de Bourboulon se met en scène en tant que touriste ; elle décrit ses émotions, fait partager au lecteur ses aventures, elle raconte ce qu'elle voit, les villages qu'elle traverse et les monuments qu'elle visite, comme si elle voyageait toute seule. Le récit fournit également au lecteur un ensemble de connaissances sur la vie des Chinois et des nomades mongols, laissant penser qu'elle est bien informée sur une civilisation encore mal connue des Européens. Avec ce récit Catherine de Bourboulon ouvre la voie à l'édition des journaux de voyages en lien avec l'essor du tourisme au XX^e siècle, mais également aux futurs grands reportages de presse écrite et consacrés à la Chine, signés par des journalistes reconnus comme Albert Londres et Andrée Viollis¹⁶.

Bibliographie

- Boulain, Valérie (2012), *Femmes en aventure: De la voyageuse à la sportive (1850-1936)*, Rennes : Presse Universitaire de Rennes.
- Bourboulon (de), Catherine (1866), *Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon, 1860-1861* (commandé par Achille Poussielgue), Paris : Librairie de L. Hachette et Cie.
- Stendhal ([1838], 1992), « Mémoires d'un touriste », in *Voyages en France*, Paris : Gallimard.
- Venayre, Sylvain (2017), « Mémoires d'un touriste : Stendhal, voyageur et historien? », in *Recherches & Travaux* 90 : 1-10.

¹⁶ *La Chine en folie* publié par Albert Londres en 1922 et *Changhaï et le destin de la Chine* en 1933 par Andrée Viollis.